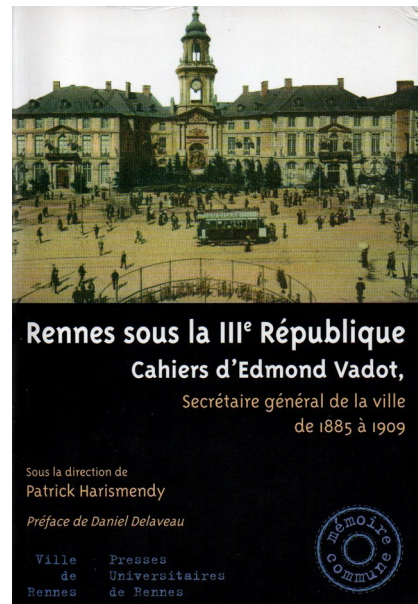


Les beaux dimanches de M. le secrétaire général

Georges Guitton, juin 2022

À la Belle Époque, Edmond Vadot, le secrétaire général de la mairie de Rennes, venait à Acigné le dimanche pour savourer en famille les charmes de la nature, surtout aux Onglées. La balade passait parfois par l'étang de la Vallée à La Bouëxière. Ces paysages furent pour lui le théâtre de belles envolées romantiques avant de devenir un tombeau qui lui rappellerait sans cesse la mort tragique de sa fille.

Ses promenades des jours heureux, le très sérieux fonctionnaire municipal les rapportait dans des cahiers d'écolier qu'il écrivait chaque soir. Son journal intime constitue aujourd'hui un témoignage unique sur les coulisses de la vie politique d'une grande ville sous la III^e République. Il a fait l'objet d'une publication savante en 2009 aux Presses universitaires de Rennes sous le titre de *Rennes sous la III^e République. Cahiers d'Edmond Vadot, secrétaire général de la ville de Rennes de 1885 à 1909* (direction Patrick Harismendy). Pour aller au-delà des extraits figurant dans ce gros livre, nous sommes allés consulter les cahiers eux-mêmes, rangés dans les réserves de la bibliothèque des Champs Libres.



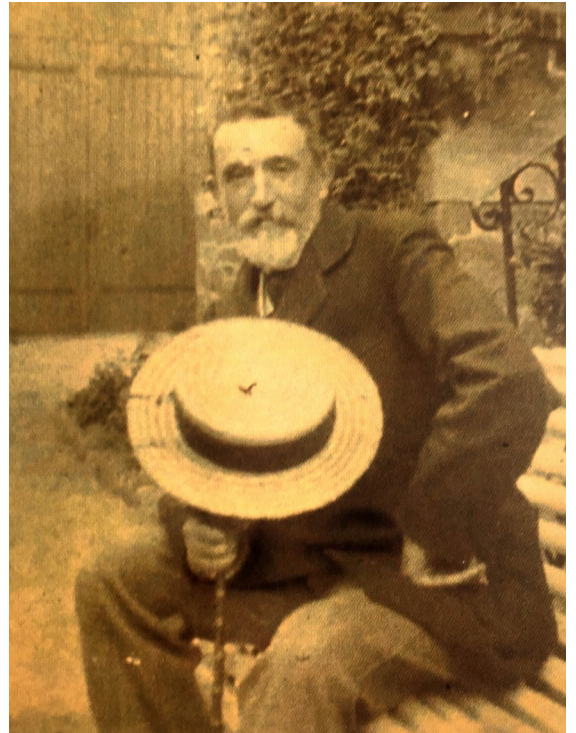
Edmond Vadot dans son bureau, à la mairie de Rennes (*Cahiers Vadot*, bibliothèque de Rennes Métropole).

Pour le haut-fonctionnaire, les promenades du dimanche sont un bol d'air, une respiration salvatrice, vouées de lui faire d'oublier le rythme harassant des affaires municipales. Bourguignon, Edmond a 36 ans quand il quitte son poste de la mairie de Mâcon pour intégrer l'hôtel-de-ville de Rennes où l'appelle le maire Edgard Le Bastard. Farouche républicain, partisan de Dreyfus, Vadot fera son chemin à travers des mandats municipaux politiquement agités. C'est une figure d'autorité, il tient le rôle de maire-bis, prononçant lui-même les allocutions en lieu et place du premier magistrat. Il mourra à la tâche, en 1909, à l'âge de 60 ans, au début du mandat du maire Jean Janvier.

Du côté de Mi-forêt

Derrière l'aspect distant, voire cassant du personnage officiel, se cache un homme à la sensibilité extrême. Ses écrits intimes témoignent des tourments de son âme, de sa fibre poétique et de son attachement toujours inquiet au sort des siens à savoir son fils Albert et ses quatre filles Jeanne (dite Blanche), Amélie, Marie et Emma, tous embarqués avec son épouse dans l'aventure dominicale qui les mène du côté de Mi-Forêt et des Onglées. Tous réjouis de quitter pour quelques heures leur appartement de fonction, au second étage de la mairie Rennes, sur la partie gauche de la rotonde centrale.

Prenons à leurs côtés l'une de ces destinations champêtres. Commençons par ce dimanche de février 1896. Ils sont toute une troupe, des enfants, des amis, dont le chef de la voirie de Rennes. « Charmante promenade à Mi-forêt, se réjouit Vadot, les uns en voiture, les autres à bicyclette. » La voiture est à cheval, l'automobile est encore rare durant cette période qui va de 1896 à 1904. C'est l'hiver. « La forêt de Rennes dépouillée de verdure est triste, mais elle a toujours pour moi le plus grand charme avec ses chemins silencieux, ses sentiers solitaires, ses grands arbres qui toujours frissonnent et murmurent. »



Tenue de promenade à la mode 1900, avec cane, canotier et barbichette, pour Monsieur Vadot (*Cahiers Vadot*, bibliothèque de Rennes Métropole).



C'était le début de la bicyclette. Les filles d'Edmond Vadot pratiquaient ce sport dans la campagne rennaise autour de 1900, à l'image de ces trois cyclistes photographiées par Jules Beau (site Gallica).

Nous sommes maintenant le 4 avril. Le printemps est là. À nouveau Mi-forêt via La Victoire (lieu-dit sur la route de Fougères, en direction de la forêt) : « Les buissons se couvrent de verdure ; les oiseaux chantent et gazouillent dans tous les vergers. Les grands arbres sont encore, il est vrai, couleur de rouille mais les extrémités de leurs branches ont pris une légère teinte rose. Les prés se couvrent de marguerites et sous les haies les violettes et la primevère tapissent le talus. D'ici à une quinzaine, les campagnes seront ravissantes. »

19
 Dimanche 19 avril — Promenade en bicyclette à mi-forêt, à Liffré aux allées de marais. Déjeuner à Liffré. Retour à Mi-forêt par les forges de la Vallée. A mi-forêt nous avons toute une bande de bicyclettes avec laquelle nous sommes revenus à Rennes par Acigné, les Onglées et Cesson. M. et M^{me} Laloy, M. et M^{me} Georges, M. Balzer, un candidat à la liste Bérard Tria, et toute sa famille etc... M^{lle} Balzer nous

Vadot décrit l'itinéraire qu'il a emprunté le dimanche 19 avril 1896 qui, comme souvent, est passé par Acigné et les Onglées.

Rennes par les Onglées

Bonheur du printemps, deux semaines plus tard, c'est encore la même direction. Après Mi-forêt, on s'en va déjeuner à Liffré. On revient à Mi-forêt en passant par les Forges de la Vallée et de là « nous sommes revenus à Rennes par Acigné, les Onglées et Cesson », première mention d'un circuit qui va devenir une routine pour les Vadot. Comme souvent, ils roulent en bande. Ce jour-là, par exemple, Jean-Marie Laloy le célèbre architecte du département à qui l'on doit la prison Jacques-Cartier et bien d'autres bâtiments, est dans l'équipe.



L'étang de la Vallée, près de la route qui va de Bâton-Roulant à la Bouëxière. Carte postale du début du XXe siècle (éditions Mary Rousselière).

Quinze jours passent et voici la troupe faisant à nouveau station dans le cadre bucolique de l'étang de la Vallée. Il y a là des négociants et deux officiers d'artillerie qui font une cour discrète aux filles de la famille, ce sont eux qui ont véhiculé tout ce beau monde dans leur omnibus militaire. Pique-nique « au bord de l'étang, près de l'écluse », puis retour par Acigné où l'on dîne avant de s'offrir une « promenade dans la soirée aux Onglées ».

Un an plus tard, le scénario n'a pas varié. Sauf, qu'en ce dimanche 25 avril 1897, le circuit se fait à l'envers : de Rennes, on gagne Cesson d'où l'on rejoint Acigné par les Onglées, puis le soir on revient par Thorigné et la Victoire. Comme souvent le mode de transport est mixte : à savoir vélo plus « break du 10^{ème} d'Artillerie », le break étant une voiture hippomobile à quatre roues, découverte.

Un cheminement disparu

Passer par les Onglées pour aller de Cesson à Acigné ? Cela peut surprendre car aujourd'hui cet itinéraire est impraticable. À l'époque et même pendant plusieurs siècles, emprunter la voie passant par le château était d'un usage plutôt courant pour se rendre d'Acigné à Rennes. On avait la possibilité de franchir la Vilaine par deux ponts privés : la passerelle du moulin de Sévigné un peu en aval des Onglées, et à partir de la fin du XVIII^e siècle ou du début du XIX^e siècle, un autre pont plus en amont appelé pont des Onglées, plus connu sous le nom de « pont Rouge ».

Les anciens d'Acigné s'en souviennent puisque ce pont, propriété de la famille de Tréverret, fonctionna jusqu'aux années 1970, date à laquelle on dû le démolir pour cause de vétusté. Il présentait aussi une difficulté. C'est qu'une fois arrivées sur la rive gauche de la Vilaine, les voitures devaient gravir une pente plutôt raide contournant le manoir du Haut-Sévigné, pour atteindre la route du Val-Froment en face du passage à niveau. Restait à rejoindre la nationale Rennes-Paris par une brève portion de route rectiligne dite « des sapins », que le passage à quatre-voies a rendue depuis désaffectée.



Le trajet Rennes-Acigné par le pont Rouge et les Onglées (photo IGN 1953).

Vive la nature pour tous

À lire le récit d'Edmond Vadot, on réalise qu'il parle d'un temps disparu, celui où les gens avaient tout loisir de circuler librement dans la campagne. Ce n'est plus vraiment le cas. On n'imagine plus se rendre aux Onglées pour se reposer au bord de la Vilaine comme le faisait Vadot ; on ne peut plus espérer faire le tour de l'étang des Forges de la Vallée pour jouir de son paysage et pique-niquer en paix. Ces deux exemples peuvent être multipliés par mille ou dix mille.

Il faut s'y faire, en l'espace d'un siècle l'usage commun de la nature s'est notablement restreint. La propriété privée est devenue synonyme de « défense d'entrer ». Montée des incivilités, individualisme, méfiance, expliquent sans doute cette tendance au repli de chacun dans son pré carré. Il n'y a plus de tolérance de passage. Le « droit à la nature pour tous », qui est un principe fondamental dans des pays comme la Norvège, semble chez nous inconcevable.

Il faut aussi dire que l'usage de la marche à pied à tout moment dans l'espace rural a été abandonné au profit de l'automobile. Les « rotes », ces sentiers étroits qui sillonnaient la campagne en tout sens dans les espaces pas nécessairement publics ont disparu. Un droit d'usage dont on n'use plus se perd toujours.

Cette situation est paradoxale à une époque où l'on encense les vertus de la nature, du grand air et de la marche à pied. Espérons que sous la pression de l'opinion un revirement se fera jour, que les fenêtres de la campagne se rouvriront vraiment. Il y a quelques bons exemples : depuis quelques années les Onglées et son parc sont ouverts au public les dimanches d'été. Souhaitons que dans la foulée de cette initiative des chemins de randonnée puissent se réinstaller avec l'assentiment de propriétaires bienveillants, même s'il s'agit là de promenades balisées et canalisées. Il reste beaucoup à faire quand on voit le blocage depuis 20 ans de ce magnifique projet du Département qui devait nous permettre de marcher en continu le long de la Vilaine, depuis Rennes jusqu'à Vitré.

Pont Rouge

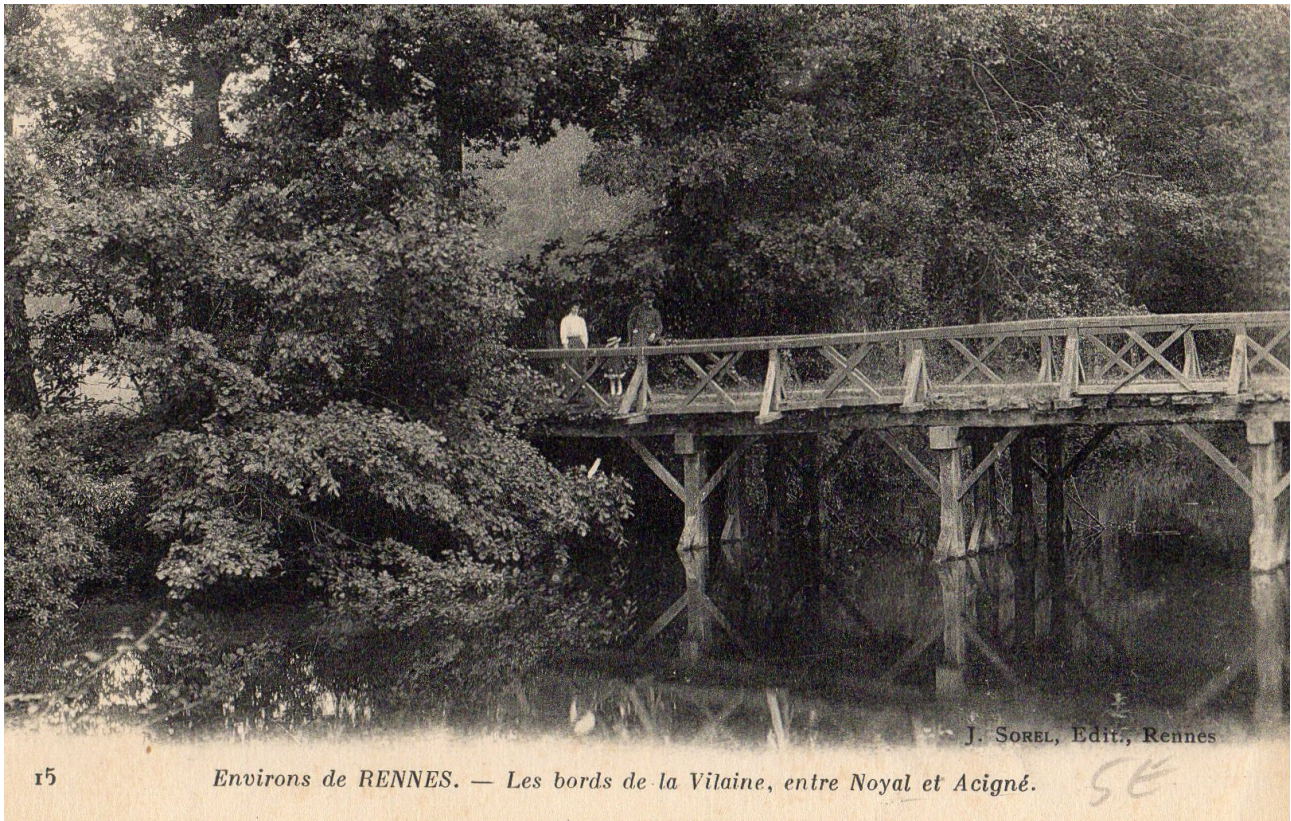
Les Cahiers d'Edmond Vadot dessinent une géographie mentale d'Acigné que le temps a rendue obsolète et oubliée. Le notable rennais fait même état des deux possibilités de franchissement de la rivière qui s'offraient aux voyageurs de 1900. Par exemple, le lundi 27 septembre 1897, jour de comice agricole à Acigné, Vadot arrive de Cesson. Il note : « L'après-midi nous avons continué notre promenade jusqu'à Acigné en passant par le Moulin et les Onglées. Belle journée d'automne », etc. Après ce passage par le moulin de Sévigné, voici le 13 août 1901, le chemin du pont Rouge : « Nous sommes descendus de voiture au passage à niveau du chemin qui conduit de la grande route de Paris à Acigné. Nous avons laissé là le cocher et la victoria (voiture à quatre roues) et tout doucement nous nous sommes acheminés par un petit chemin à gauche, près de la rivière qui dort au pied du coteau (l'accès à ce chemin est aujourd'hui condamné). »



Une « victoria », voiture à cheval à quatre roues, avec laquelle la famille Vadot faisait sa promenade du dimanche.

« Après avoir passé le pont rustique jeté sur la Vilaine (le pont Rouge), nous nous sommes assis sur le talus du petit chemin qui, à travers la prairie bordée par la rivière et par une jolie plantation de peupliers, conduit au château des Onglées. »

On notera que l'itinéraire devait être considéré comme problématique pour le passage d'une voiture à quatre roues, soit en raison de la fragilité du pont, soit en raison de la forte déclivité du coteau. Raisons pour laquelle la voiture s'est arrêtée au passage à niveau.



Le pont Rouge, dit aussi le pont des Onglées, aujourd'hui disparu (carte postale J. Sorel).

Le château, mais de loin

Les allusions répétées aux Onglées dans les *Cahiers Vadot* au fil de toutes ces années interrogent. Mais enfin, que venait faire le secrétaire général de la mairie de Rennes au château d'Acigné ? Immédiatement, s'impose l'idée d'une relation mondaine ou amicale qui aurait lié le haut-fonctionnaire au châtelain Alain Léon de Tréverret, maire d'Acigné à partir de 1902. Cette hypothèse semble à écarter : rien dans les nombreuses pages des *Cahiers* n'évoque le fait que les deux hommes se connaissaient. Mieux, jamais le château n'est envisagé, décrit ou mentionné autrement que comme un lieudit. En fait, Vadot ne porte aucun intérêt à la demeure du XVII^e siècle ni à ses habitants. À chaque fois, il passe au large de ses douves.

« Les Onglées » sont d'abord pour lui un lieu de passage apprécié et donc maintes fois emprunté sur le chemin de Rennes. C'est surtout un site naturel et isolé qui présente à ses yeux un charme incomparable, une séduction romantique dont il ne se lassera jamais. Ainsi le 27 septembre 1897 : « J'ai éprouvé un vif sentiment de plaisir à marcher lentement au bord de l'eau et sous les grands arbres, à reposer mes yeux sur les grands prés verts où paissaient de beaux troupeaux. »



Le château des Onglées vers 1900, à l'époque où la famille Vadot passait à proximité (carte postale Mary-Rousselière).

Ou encore le 13 août 1901 : « Nous avons poursuivi notre promenade jusqu'à la grande ferme qui se trouve à l'entrée de l'allée de chênes. Quel calme ! Quelle solitude ! Pas une voix humaine, pas un cri, seulement quelques coups d'ailes d'oiseaux surpris dans les arbres et les buissons. » Les Onglées sont aussi un lieu idéal pour pique-niquer, en bordure de rivière : « Nous avons goûté à l'extrémité de l'avenue des Onglées, du côté Acigné (pont de Maillé). Il faisait un temps admirable et par ce beau soleil d'avril, la campagne était ravissante avec ses grands arbres aux feuillages d'un vert tendre et ses prairies déjà piquées d'argent et d'or. Et les oiseaux chantant à tue-tête, bavardant sans fin dans les buissons. »

Lamartine sur la Vilaine



Ce jour-là, du 26 avril 1897, Edmond est plus lyrique que jamais. Tandis que sa petite troupe poursuit la route vers Acigné, il s'installe seul près du pont Rouge, « au pied du petit escarpement qui domine la rivière ». Il se met à y déclamer un poème de Lamartine qu'il connaît par cœur. Alphonse de Lamartine est avec Hugo et Chateaubriand son idole littéraire. En plus, le poète vient comme lui du pays de Mâcon.

Sur une page de son cahier, datée du 26 avril 1897, Vadot a collé un portrait de Chateaubriand, mais dans le texte qui l'accompagne, c'est de Lamartine qu'il parle pour dire qu'il a déclamé ses vers aux Onglées, sur une rive de la Vilaine.

Le poème extrait du recueil Harmonies (1830) a pour nom « Bénédiction de Dieu dans la solitude ». Sous les frondaisons, monte la voix d'Edmond exaltant « la paix du désert », si loin de « la foule où toute paix se corrompt ou se perd ».

Et de conclure :

C'est que j'ai retrouvé dans mon vallon champêtre,
Les soupirs de ma source et l'ombre de mon hêtre,
Et ces monts, bleus piliers d'un cintre éblouissant,
Et mon ciel étoilé d'où l'extase descend !

Le champagne de l'amitié

Ces années-là, qui précèdent 1900, sont les années-bonheur. Celles de la nature qui apaise, comme ce « ravissant » dimanche de 1896 à la Vallée où « du haut du bois de sapins qui domine l'étang au nord-ouest la vue est charmante et pittoresque ». Un vrai « petit coin des Vosges... » Au même endroit, l'année suivante (5 juillet 1897), Vadot note « dans le fond, le petit chemin taillé dans les rochers ou dissimulé sous les arbres, les oiseaux effarés qui s'envolent des buissons... »



Au dessus de l'étang de la Vallée, en Liffré, un petit sentier, dans une zone escarpée « comme dans les Vosges », qu'aimait parcourir Edmond Vadot.

La fin de siècle du côté de la Bouëxière ou d'Acigné est un moment de concorde familiale. Au cours de ces dimanches tout emplis d'amitié joyeuse, on s'offre aussi de mémorables déjeuners sur l'herbe que l'on croirait droit sorti d'un fameux tableau de Monet. Nous sommes à la Vallée, le 3 mai 1897 : « Le midi nous étalions toutes nos provisions au bord de l'étang. Ce fut durant tout le déjeuner un échange de gais propos, d'aimables plaisanteries. Nous bûmes le champagne et après avoir entrechoqué vingt fois nos verres nous allâmes nous reposer sous les sapins qui dominent l'étang au nord-ouest. »



« Le midi nous étalions toutes nos provisions au bord de l'étang. Ce fut durant tout le déjeuner un échange de gais propos... Nous bûmes le champagne », rapporte Vadot. On n'est pas loin du « Déjeuner sur l'herbe » de Claude Monet (1866).

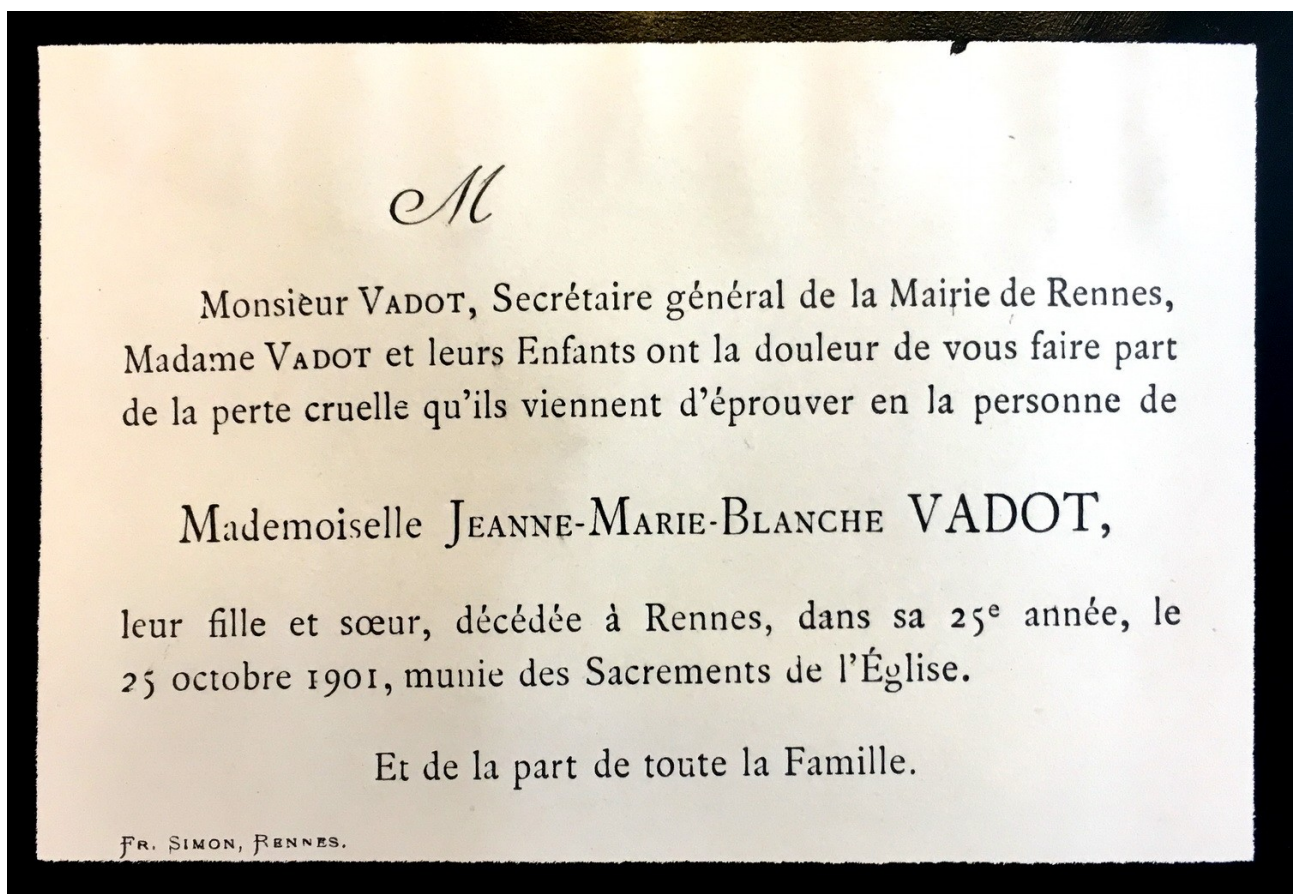
On imagine Edmond un peu « pompette » sur la route du retour à Rennes, tandis que plongé dans un état de béatitude, il longe son cher paradis des Onglées.

L'agonie de Blanche

Les meilleures choses ont une fin. La mort rôdait sur les plaisirs champêtres. 1901, année noire. Blanche se meurt. Fille aînée, fille préférée, d'Edmond, elle est atteinte de tuberculose, incurable car détectée trop tard. Le père en devient fou. La promenade du 13 août 1901 est à marquer d'une pierre blanche. C'est la dernière sortie de la jeune femme, chacun le pressent. « Cet après-midi, Blanche a voulu faire une promenade en voiture et ce sont les Onglées près d'Acigné qu'elle a voulu revoir. Sa mère, Amélie, Emma et moi l'avons accompagnée. Le ciel était gris, la température douce... »

Ils garent la voiture près du passage à niveau. Ils descendent le chemin vers la Vilaine. Blanche épuisée s'y arrête, reste assise sur un talus avec sa mère, le père et les autres filles poursuivent leur route dans la prairie. Puis c'est l'heure du retour, « de nouveau traverser la rivière qu'assombrissaient de grands arbres penchés sur l'eau ; lentement, nous avons gravi le chemin rapide et retrouvé notre attelage. » Plus tard, Vadot évoquera cette ultime ascension : « Malgré sa grande fatigue [Blanche] a eu le courage, en revenant, de gravir à pied, aidée par ses sœurs, le chemin montueux qui va de la rivière au passage à niveau. »

On ne peut que citer la suite de cette excursion pathétique : « Blanche, étendue dans la voiture, à côté de sa mère, en face de moi, souriait de bonheur ; elle se sentait heureuse, entourée de nous tous qui l'aimons tant. Par instants ses yeux se fermaient, elle sommeillait mais sa bouche continuait à sourire. « Que je suis bien ! » disait-elle aussi à sa mère. Elle n'éprouvait plus, dans ces moments, de souffrance, la pauvre enfant et elle était heureuse. Elle regardait autour d'elle, elle contemplait toute cette nature mélancolique, se demandant peut-être si ce n'était pas la dernière fois qu'elle la voyait. »



Le faire-part de décès de Blanche Vadot, fille aînée de la famille, en octobre 1901.

Les promenades du souvenir

Blanche meurt deux mois plus tard, le 25 octobre 1901, à l'âge de 24 ans. Un séisme dont Vadot a du mal à se relever. Il n'aura de cesse de commémorer la vie de sa défunte fille, dès qu'il peut de remettre ses pas dans ceux de son enfant chérie, de revenir encore et toujours aux Onglées, dans ce paysage qu'elle aimait tant. Le 25 mai 1902, il s'y rend à vélo. Il revoit « ces mêmes lieux avec une profonde tristesse et le petit talus du chemin sur lequel elle resta assise avec sa mère pendant qu'Amélie et moi nous continuions notre promenade. » Il revoit « la plantation de châtaigniers [qui] nous abrita plus d'une fois dans la chaleur du jour. Nous déjeunâmes souvent sous ces grands arbres. Et tu étais avec nous, ma chère enfant... »

Puis vient la date de l'anniversaire de la mort, 13 août 1902. À nouveau les Onglées où « l'année dernière, à pareil jour, à cette heure, Blanche faisait avec nous sa dernière promenade... Ô, la chère mignonne... » L'année suivante, encore les Onglées : « Il n'est peut-être pas de lieu qui me rende aussi triste « que ce coin de campagne isolé, qui me rappelle tant de souvenirs, nos déjeuners sur l'herbe quand Blanche était enfant, sa voix si pure, si fraîche quand elle chantait (...) sa gaîté, sa bonne humeur... »

La nature est un miracle

La remémoration de Blanche est sans fin. Pour les années qui suivent, quelques *Cahiers* manquent à l'appel, la peine infinie d'Edmond reste muette. Mais on comprend qu'il verse dans le spiritisme, qu'il fait tourner les tables pour ressusciter le spectre de la morte. « Blanche ! Blanche ! Ô ma fille adorée, que je souffre ! », s'exclame-t-il encore.

Il nous faut oublier cette passion morbide née d'un deuil impossible. Préférons ne retenir de cette histoire que les beaux dimanches de Monsieur le secrétaire général, si pleins de joie, de soleil, de nature, d'amour et de paix. Et songeons en nous promenant dans la campagne qu'Acigné fut par hasard le théâtre enchanté de ce si simple, si doux et si commun miracle.